

Le journal



Illustration : Danièle Blouin

Il pleuvait à boire debout et malgré les efforts de Jeanne, le sommeil ne venait plus. Après avoir regardé avec hésitation la petite bouteille, elle renonça finalement à prendre une autre Librium. Elle sortit du lit pour se réfugier dans sa robe de chambre, la bouche pâteuse, les membres lourds. Et à trente-sept ans, pour la première fois de sa vie, elle se passa la tête sous un robinet d'eau glacée.

Encore en état de choc, elle se fit du café et s'installa près de la fenêtre pour le boire. Elle était seule dans le bois depuis vingt-quatre heures, à dix milles de la maison la plus proche. Les yeux vagues, elle fixait la grisaille et, peu à peu, cet absurde tête-à-tête avec un petit lac perdu dans les montagnes se transformait en un étrange plaisir solitaire, mêlé d'euphorie et d'amertume. Elle fit durer ce plaisir autant qu'elle put.

La sensation finit par s'érousser, mais tout compte fait, après avoir tant dormi, elle se sentait plutôt mieux qu'hier, malgré les courbatures, la congestion et un léger mal de tête. Elle reprenait espoir. Ici, elle réussirait à écrire cette nouvelle avant la fin de septembre. Pour Léa.

Elle allait prendre le calendrier quand un premier coup de feu interrompit son geste en plein vol, bientôt suivi par trois autres, ceux-là plus lointains. Figée, retenant son souffle pour ne pas céder à la terreur, Jeanne mit du temps à comprendre avant de se soulager d'un petit gloussement nerveux. Bien sûr, la saison de la chasse, l'automne et les chasseurs ! Elle respira profondément et se demanda encore une fois comment elle avait pu changer à ce point, au point de frôler la panique au moindre bruit, au point de ressembler à n'importe quelle hystérique. Elle qui les avait tant méprisées...

La décharge d'adrénaline avait réveillé sa migraine. Elle avala deux Valium, une lampée de sirop à la codéine et améliora son café d'une rasade de cognac. Lentement, elle débarrassa la table en tâchant de se concentrer sur le travail qu'elle aurait à faire. Mais sa pensée revenait toujours à Léa.

Elles se connaissaient depuis presque dix ans, longtemps amantes, et Léa savait mieux que personne que Jeanne n'écrivait plus rien depuis des mois, qu'elle allait mal, qu'elle perdait pied. Et voilà qu'après avoir tenté à plusieurs reprises de provoquer des confidences, Léa avait pris les grands moyens et, de but en blanc, lui avait commandé une nouvelle pour le magazine où elle travaillait. *Pauvre Léa. Elle espérait me coïncider dans un refus, m'obliger à parler. Étonnant qu'elle me connaisse encore si mal...* Comme toujours quand elle se sentait traquée, Jeanne avait réagi par la bravade et accepté avec enthousiasme. Si Léa avait été surprise, elle ne l'avait pas laissé voir, insistant seulement pour que Jeanne respecte la date de tombée. Et Jeanne avait promis dans un rire moqueur, malgré la sensation désagréable d'un piège se refermant sur elle.

Pourtant, elle n'avait pas regretté tout de suite. Pendant quelques semaines, absorbée par une traduction urgente, elle avait pu croire que son bluff lui regagnerait les états de grâce d'autrefois, qu'elle reviendrait à cette époque fastueuse où des histoires fortes et échevelées s'imposaient à elle et venaient lui forcer la main.

Le rêve avait été de courte durée. À bout de prétextes pour remettre à demain, elle s'était retrouvée grosse-jeanne-comme-devant. Le délai d'abord confortable avait fondu comme du beurre au soleil pendant qu'elle relisait tous ses cahiers de notes, qu'elle parcourait la ville dans tous les sens, que ses personnages la désertaient avant même d'avoir fait connaissance et que ses histoires avortaient à la chaîne comme pour la convaincre à jamais d'une irréversible stérilité. Elle avait été jusqu'à mimer le geste d'écrire, elle qui avait tant ri de Pascal et des angoisses de la page blanche.

Ensuite, elle avait changé de tactique et cessé d'essayer. Elle lisait sans arrêt, passait ses journées vautrée sur le lit. Le soir on la voyait un peu partout en ville, agitée, bavarde, éparse. Elle buvait beaucoup. Ses amies s'inquiétaient. Elle multipliait les ruses pour éviter Léa. Un mois avait passé avant qu'elles ne se retrouvent face à face, avant-hier, dans un bar. Évidemment, Léa avait tout de suite fait allusion au texte. Jeanne l'avait rabrouée brutalement. Elle revoyait la scène, le visage incrédule et blessé de son amie, la glace dans le verre et le silence pénible qui avait suivi.

Après le départ de Léa, elle avait bu toute la nuit dans plusieurs bars, et encore au lit, incapable de se saouler ou de dormir. Incapable.

Ce n'est qu'au matin qu'elle avait retrouvé un espoir de réconciliation avec elle-même en décidant de venir s'installer ici, jusqu'à ce que mort s'en suive s'il le fallait, et d'écrire cette nouvelle à temps. Plus tard, elle expliquerait à Léa.

Il pleuvait déjà quand elle était partie, le jour même, dans l'après-midi. En arrivant, elle avait dû faire la navette une quinzaine de fois entre la voiture et le petit chalet pour décharger l'alcool et l'épicerie, la dactylo, les vêtements, les couvertures et l'oreiller, et tout ce dont elle pourrait avoir besoin pour tenir dix jours, sans téléphone, ni électricité. C'est probablement là qu'elle avait perdu les clés de la Chevrolet louée. Trempée jusqu'aux os, elle avait vite abandonné les recherches dans la boue. Elle s'était mise au lit avec une bonne grippe et la bouteille de Geneva, après avoir vaguement rangé ses bagages. Les somnifères lui avaient fait faire le tour de l'horloge.

Jeanne secoua sa torpeur. Les calmants et la codéine commençaient à agir. Il pleuvait toujours sur le toit de tôle et de temps en temps, un claquement sec dans la forêt la faisait sursauter. Mal à l'aise, désœuvrée, elle avait très envie de lire, de se perdre dans un roman policier invraisemblable. C'était le premier symptôme de l'état de manque.

La veille, dans sa résolution aveugle, elle avait délibérément exclu du voyage tout ce qui aurait pu la distraire d'écrire : livres, magazines, revues, radio. Un frisson lui passa dans la nuque. Privée de ses dopes familières, il lui fallait maintenant s'exécuter. Elle sortit le papier quadrillé, les ciseaux, les crayons et décida

de faire un feu pour chasser l'humidité. C'est alors qu'elle aperçut le journal, près de la boîte à bois, à côté de la truie.

C'était une vieille Presse, datée du mercredi 6 mai 1981, un peu jaunie mais intacte et dans un ordre parfait. Enchantée de sa découverte, Jeanne alla s'étendre sur le divan en se promettant de ne regarder que les gros titres.



À première vue, ce journal semblait plutôt terne et Jeanne le feuilletait de plus en plus vite. LES ANCIENS DU COLLEGE STAN SE RETROUVENT. Le titre attira son attention à cause de Richard. Elle le parcourut rapidement.

L'entrefilet était suivi d'un titre racoleur. LHÉRITAGE FABULEUX DE L'ONCLE FAUSTINO. Buenos Aires (AFP). Faustino Retamar avait été l'un des premiers Européens à s'établir en Argentine, vers 1785. Il avait assassiné son frère, pris la fuite au Brésil, s'était marié, avait changé de nom pour celui de Correa et amassé une immense fortune. D'après l'article, il aurait été l'homme le plus fabuleusement riche du monde. Empoisonné à 80 ans, il s'était vengé à l'avance. En effet, le vieux retors avait ajouté à son testament une clause interdisant que l'on répartisse ses richesses, évaluées maintenant à plus de \$100 milliards de dollars, avant que soit éteinte la quatrième génération après lui. Le dossier avait été ouvert il y a trois ans et les avocats chargés de l'affaire devaient identifier les héritiers parmi 35,000 Latino-Américains portant tous les noms de Retamar et de Correa.

Jeanne alluma un joint. Cette histoire la transportait. Elle relut l'article en songeant au parti qu'elle pourrait en tirer dans une nouvelle. Devant elle, les contours d'un petit village près de Rio. Dans ce village, une femme enceinte d'un sixième petit Retamar. Rosanna était mariée à Juan et Juan avait la fièvre de l'héritage. Hier, Juan avait annoncé à Rosanna qu'il quitterait son emploi pour mieux surveiller ses intérêts dans les dédales juridiques de l'affaire. Après 15 ans de lutte, cette fois Rosanna s'avouait vaincue. Maudissant l'oncle Faustino, elle songeait à quitter Juan, avant que ses fils ne soient contaminés à leur tour...

Éperdue de reconnaissance envers le journal, Jeanne passa la soirée, puis la nuit, en compagnie de Juan et de Rosanna. La fièvre de l'héritage nourrissait sa sienne et la douleur aiguë qui lui traversait le dos aiguillonnait son excitation. Elle écrivait. Elle avait enfin recommencé à écrire. Elle ne rejoignit son lit qu'à l'aube, quand elle fut bien certaine d'avoir enfermé tous ses personnages dans les petites grilles bleues du papier. Elle était heureuse.



Pourtant, il lui fut impossible de se reposer malgré son épuisement. Elle était secoué par des quintes de toux incontrôlables qui ne lui laissaient que de courts répit pour somnoler un peu. Elle fit un rêve où Léa devenue juge instruisait son procès dans une salle bondée. Elle se réveilla en larmes. Elle ne voulait plus se rendormir.

La grippe empirait. Le jus d'orange n'avait plus de goût. Sa montre s'était arrêtée pendant la nuit et cette sombre journée n'offrait aucun repère. Jeanne se força à manger une tranche de pain grillé insipide qui s'effrita comme du sable dans la bouche. Elle avait mal à la tête et chaque coup de feu se répercutait entre ses tempes. Sur la table en désordre, la découpe du journal dépassait d'un tas de papier. Cette histoire de Faustino ne lui disait plus rien mais elle s'y raccrocha encore, le temps de remuer le feu, de se verser du café, d'allumer une cigarette.

Quand elle regarda enfin ce qu'elle avait écrit la veille, elle fut consternée. Des pages et des pages de signes cabalistiques. Des phrases décousues, d'autres qui n'avaient aucun sens. Parfois quelques lignes à peu près compréhensibles : de mauvais acteurs déclamant un rôle idiot. Même l'écriture lui était étrangère. Pendant quelques secondes, elle douta que ce chaos soit vraiment venu d'elle. Mais il n'y avait personne d'autre.

Elle alla se recroqueviller sur le divan, enroulée dans une couverture et elle resta longtemps prostrée, les yeux grand

ouverts, la tête vide. Puis elle commença à écouter la pluie, à compter les détonations. Au bout d'un certain temps, elle reprit le journal presque sans s'en apercevoir.

PENDANT L'INSPECTION D'UN FOYER POUR VIEILLARDS. FEMME DE 101 ANS ENFERMÉE DANS UNE ARMOIRE. Miami (AP). Ça c'était passé dans la ville aux palmiers, au Paradise Boarding Home. Le journal reproduisait une grande photo de la centenaire. Jeanne regarda longtemps Rose Crooks, bouleversée par sa beauté. *Écrire cette histoire, passer des heures enfermée dans le noir, raconter par petites touches chaque mouvement, chaque pensée de la prisonnière du placard...* Mais dès qu'elle fermait les yeux pour se mettre à sa place, Jeanne prenait panique. *Pas maintenant. Un jour.* Elle découpa l'article et continua de tourner les pages pour oublier Rose. Au Caire, on se proposait d'aménager 40 ou 50 salles avec air conditionné, éclairage indirect, vitres de plexiglas et personnel soignant, pour les momies royales.

Certains titres dignes d'Ellery Queen ou d'Agatha Christie : **LE MEURTRE DU METROPOLITAN OPERA. LE MACHINISTE A EMPRUNTÉ UN ASCENSEUR AVEC MME MINTINKS.** New York (AP). Crimmins aurait précisé qu'il avait vu la jeune violoniste canadienne pour la dernière fois lorsqu'elle avait quitté l'ascenseur au deuxième étage du théâtre. Toutefois, la poursuivante prétend que le soir du 23 juillet le machiniste de 22 ans entraîna Mme Mintinks sur le toit de l'édifice, où il tenta de la violer, puis la déshabilla et la jeta nue, bâillonnée et ligotée, dans une bouche d'aération.

Les ascenseurs. Les cages qui se referment Hélène Mintinks, l'estomac noué devant l'ascenseur, pestant contre sa claustrophobie. Les portes qui s'ouvrent. Elle hésite, puis se décide, parce qu'elle ne sera pas seule, parce que la présence familière du jeune machiniste la rassure un peu. Elle lui sourit.

Edgar Allan Poe. **L'ÉVENTREUR DU YORKSHIRE** dit qu'il **CROYAIT ACCOMPLIR UNE MISSION DIVINE.** Londres (AFP). Le chauffeur routier de 35 ans est accusé du meurtre de 13 femmes. Son avocat plaide la folie. Sutcliffe déclare : « Il y a encore des prostituées et ma mission n'a été que partiellement remplie. Si je me retrouvais entouré de femmes, je pense que ce genre d'idées me reviendrait rapidement ».

Jeanne referme le journal. Elle a du mal à avaler sa salive. *De l'air. J'ai besoin d'air.* Elle attrapé un imperméable, se précipite dehors. Elle va vers le quai, s'y engage avec prudence. Le bois est pourri et couvert de mousse glissante. Elle essaie de voir au loin mais le lac est minuscule et encerclé par les montagnes. La violence du coup de feu lui fait perdre l'équilibre. *Ils approchent.*

Cette fois, elle est certaine qu'une proie a été abattue, qu'elle git quelque part à terre, chaude et sanguinolente. Elle vomit et retourne vite à la chaleur.

Plus tard, elle sort à nouveau sous la pluie battante. Elle examine longuement les alentours de la voiture, scrute le sol de plus en plus boueux, là où il n'est pas encore envahi par les flaques d'eau brune qui gagnent du terrain. Les clés restent introuvables. En rentrant, le chalet lui semble glacial.

Elle vide les trois quarts de la bouteille de scotch, tournant délibérément le dos au journal. Elle sent le danger et lui résiste, mais finalement la fascination est plus forte que la peur. Elle va vers le journal et cette fois, elle trouve tout de suite ce qu'elle cherche : elle a repéré l'article hier et elle connaît déjà l'histoire. L'histoire.

POURSUITE DE MME ORLIKOW CONTRE LE ROYAL VIC. LE DR PAUL-HUS : « QUAND J'AI PRIS CONNAISSANCE DU DOSSIER, JE ME CROYAIS EN CHINE OU EN COREE » Jeanne avait suivi l'affaire. Velma Orlikow avait été hospitalisée au Royal Victoria en 1956, à l'âge de 44 ans, suite à une dépression post partum. Mais son psychiatre, le Dr Cameron, directeur du Allan Memorial Institute poursuivait alors des travaux sur le lavage de cerveaux dans le cadre d'un programme de \$50 millions financé par la CIA. Le projet MK Ultra devait assurer à l'agence de renseignements américaine la mainmise sur les recherches portant sur le lavage de cerveaux afin de développer des techniques permettant de contrôler les agents secrets étrangers. Comme bien d'autres patients de Cameron, Velma Orlikow, à son insu, servait de cobaye : il cherchait à briser la résistance mentale humaine au moyen d'électrochocs, de cures de sommeil, de séances de déprivation sensorielle et d'hallucinogènes (comme le LSD, alors utilisé dans le cas de démence chronique et de frigidité). Pendant la « cure », on lui faisait écouter presque sans interruption des messages enregistrés afin de compléter la « déprogrammation ». Suite à cette « thérapie », Mme Orlikow, âgée maintenant de 64 ans, ne peut plus ni lire ni écrire. Epouse de l'ex-député néo-démocrate David Orlikow, elle avait entamé un procès conjointement avec 7 autres Canadiens, contre le Royal Victoria et la CIA.

La relecture de cet article donne un autre éclairage au journal. Un plan s'esquisse. Jeanne ne peut plus s'arrêter de lire. Elle commence à comprendre. Il ne peut s'agir d'une coïncidence...

LE CLUB DES MARMITONS : GASTRONOMIE ET PLAISIR POUR HOMMES SEULEMENT. Et un peu plus loin : **CACHEZ CE SEIN.** Toronto (PC). Le 9 avril, le propriétaire d'un commerce s'est offusqué de voir Mme Jennifer Trott, 32 ans, de Burlington, nourrir son fils. Il traita la dame de cochonne et la fit expulser de la galerie des boutiques. **ON NOIE DES FILLETTES.** Certains paysans chinois continuent, malgré 30 ans de révolution communiste, à noyer les fillettes à la naissance ou bien à les laisser mourir de faim, révèle un rapport gouvernemental. **LA FÊTE DES MÈRES, POUR SORTIR MAMAN DE LA CUISINE. LE VEAU DE GRAIN DU QUÉBEC.**

Tout s'enchaîne. Pendant des pages et des pages. Chaque nouvelle apparemment anodine a des ramifications souterraines. Un réseau. Jeanne lit, compare, découpe les articles, puis les recolle parce qu'à l'endos, il y en a encore d'autres. Elle va vite et pourtant elle à l'impression qu'elle n'en finira jamais. Le plan se précise. *Le journal deviendra un roman. Une héroïne par article, un chapitre par héroïne, Rosanna, Rose Crooks, Hélène Mintinks, Mme Sutcliffe pendant le procès, Velma Orlikow, Jennifer Trott...*

APRES 36 ANS, LES VI ALLEMANDS MENACENT ENCORE LES PAYSANS HOLLANDAIS. Amsterdam (AFP). Plusieurs dizaines de VI, les premières bombes volantes lancées en 44 par l'armée allemande en direction de l'Angleterre et du port d'Anvers, sont retombées dans les champs à peu de distance de leurs rampes de lancement. Pour permettre aux démineurs d'en déterrer une dizaine, les habitants du petit village de Harpen, dans l'est des Pays-Bas, à une trentaine de kilomètres de la frontière allemande, ont connu une nouvelle évacuation. Accompagnées de leurs vaches, veaux, cochons, poules, chats et chiens, une soixantaine de familles ont été mises à l'abri pendant plusieurs jours tandis que les spécialistes neutralisaient les redoutables engins.

Chapitre 6. Anjia prépare les siens pour l'évacuation.

Ils sont nombreux. Ils tirent de plus en plus souvent pour me signaler leur présence. Ils veulent me faire peur.

LE CONTRÔLE DES ARMES DANS LE MONDE. Paris (PA). Une étude effectuée par l'Associated Press auprès de 50 nations

a établi que la législation sur le contrôle des armes dépend de la politique et des traditions de chaque pays, et que même les lois les plus sévères ne parvenaient pas à réprimer les crimes et la violence. **PLEIN FEUX** sur l'actualité. **L'ULSTEREN DEUIL APRÈS LA MORT DE BOBBY SANDS. SALVADOR : L'ÉTAT DE SIÈGE EST PROLONGÉ DE 30 JOURS** (d'après AFP, UPI). La ville est totalement sous le contrôle des forces gouvernementales, a souligné le porte-parole de la Défense. L'armée poursuit actuellement une série d'opérations de nettoyage contre les cellules terroristes dans la partie Ouest du Salvador. **LES EUROMISSILES...**

Jeanne a terminé le plan du roman. *Des coups defeu. Il faut que je parte d'ici.* Elle plie le journal, ramasse les feuilles de notes. Elle fait ses bagages en vitesse. Elle tremble. *Trouver mes clés.*

Cette fois elle fouille la boue à pleines mains. Elle grelotte de fièvre. *Les clés ne sont pas là. Je ne veux pas mourir ici. Marcher. Je peux encore marcher jusqu'au village.*

Sa décision est prise. Elle s'habille chaudement pour la route. Pas une seconde à perdre. Elle ferme quand même l'eau et le gaz. Elle se sent froidement lucide, malgré la douleur qui comprime ses tempes.



LE CADAVRE DE ST-ZÉNON. Montréal (PC). Des excursionnistes ont découvert par hasard le cadavre d'une femme dans la trentaine, dans un chalet de St-Zénon, à quelques kilomètres de St-Michel-des-Saints. On ignore encore l'identité de la victime qui a été tuée d'une balle dans la tête. Selon l'inspecteur Duguay de la Sûreté du Québec, il est probable qu'il s'agit d'un accident de chasse. Le projectile venant de l'extérieur aurait été tiré à une certaine distance, faisant voler la fenêtre en éclats avant d'atteindre la victime à l'intérieur du chalet. Les policiers poursuivent leur enquête.



— Marie ? c'est Léa. Écoute, ça va mal. On a enfin retrouvé Jeanne. Elle vient de m'appeler de chez Mme Charest. C'est ça, elle était au lac... Oui, je lui ai parlé et... Oh, Marie... Elle parlait d'un complot qu'elle a découvert, oui, un plan international contre les femmes. Elle dit qu'on lui a volé les clés de l'auto pour l'empêcher de partir et de raconter ce qu'elle sait. Elle dit qu'on a voulu la tuer, qu'elle a réussi à se sauver à pied, en marchant et en courant jusqu'au village, tu te rends compte, elle a fait dix milles dans le bois... Elle raconte qu'ils l'ont suivie, qu'ils ont essayé de tirer sur elle pour l'empêcher de publier un livre, quelque chose comme un roman pour les dénoncer. Elle me criait de venir la chercher, de la cacher pour qu'elle puisse écrire cette histoire. Elle parlait aussi d'un journal, une espèce de preuve... Marie, il faut qu'on y aille tout de suite.

FIN

SYLVIE DUPONT